

Conférence n'amènèrent aucun résultat. Convaincus de l'inutilité de leurs efforts, les plénipotentiaires des puissances quittèrent Constantinople, laissant comme dernier espoir de paix un Protocole où étaient exprimées leurs stériles résolutions. Au moment même où ce document était signé à Londres par le gouvernement anglais, on apprit la nouvelle de la déclaration de guerre lancée à la Turquie par l'empereur Alexandre. Les armes, *l'ultima ratio* des nations, allaient décider cette question redoutable que la diplomatie impuissante n'avait pu résoudre. Un million d'hommes allaient s'entre-déchirer dans une lutte rendue plus affreuse par l'antagonisme religieux et la haine des races !

L'armée russe d'observation, postée dans la Bessarabie, en vue de l'éventualité presque inévitable de la guerre, s'ébranla aussitôt, ses colonnes compactes franchirent le Pruth, inondèrent la Roumanie et, deux jours plus tard, établirent leur camp sur les rives du Danube. En même temps une seconde armée russe descendue du Caucase, envahit l'Arménie, menaçant la forteresse de Kars et étendant ses lignes sur le vaste territoire compris entre Bayazid et Batoum. Assaillie par des forces aussi considérables, la Turquie sembla retrouver l'enthousiasme belliqueux des plus grands jours de son histoire : le fanatisme mahométan se réveilla, la guerre sainte fut proclamée et " l'homme malade " se dressa en face de son ennemi, le cimetière au poing, plein d'une noble et martiale fierté. A la voix du " Chef des croyants " les armées musulmanes marchèrent au combat, décidées à se battre avec la rage suprême du désespoir, sachant que de cette lutte dépendait le maintien ou l'écrasement peut-être définitif de l'Islamisme en Europe. Depuis huit mois cette grande partie est engagée, les nations anxieuses écoutent avec épouvante les sourds grondements du canon et assistent aux plus effroyables désastres.

Il nous est impossible, dans le cadre borné de cette rapide esquisse, de suivre pas à pas les opérations des armées belligérantes, nous ne pouvons qu'indiquer sommairement les principaux résultats obtenus jusqu'à ce jour. Le sort des armes, d'abord favorable aux Turcs, s'est dans la suite prononcé en faveur des " gros bataillons " de la Russie. La brillante victoire d'Aladjadagh en Arménie, remportée le 15 Octobre par les Russes, fut le signal de ce revirement de fortune. L'armée turque, mise en déroute, effectua sa retraite dans des conditions assez heureuses, mais les troupes du grand-duc Michel, trouvant désormais la route ouverte, vinrent investir Kars dont elles avaient dû précédemment abandonner le siège. La prise de cette forteresse opérée le 18 Novembre, après un assaut meurtrier qui coûta aux Turcs 2000 hommes et 10,000 prison-

niers, compléta le succès des Russes et leur valut la conquête de l'Arménie. Moukhtar-Pacha, l'intrépide mais malheureux défenseur de cette province, est aujourd'hui assiégé dans Erzeroum avec les débris de son armée.

En Europe les événements ont suivi une marche à peu près analogue. Vaincus dans plusieurs combats après le passage du Danube, les Russes, dont une division avait poussé une pointe hardie jusqu'au sommet des Balkans, vinrent se heurter contre l'armée d'Osman-Pacha, fortement retranchée dans la ville de Plevna. Emportées par l'ardeur de la lutte, les colonnes russes se ruèrent, le 11 Septembre, sur les fortifications improvisées de cette place, espérant par un succès rapide et foudroyant, fixer d'un seul coup le sort de la campagne, mais les Turcs repoussèrent leurs attaques et leur infligèrent une perte de 5000 hommes. A la suite de cet échec, le grand-duc Nicolas entreprit, sous la direction du général Totleben, l'illustre défenseur de Sébastopol, le siège régulier de la ville de Plevna. Une formidable artillerie fut mise en ligne, des tranchées furent ouvertes par les troupes russes et roumaines, la place fut complètement investie et privée de tout moyen de ravitaillement. Le brave Osman, affamé et manquant de munitions, tenta, le 10 Décembre, de rompre le cercle de fer qui l'étreignait, mais la fortune ne seconda pas son courage : il fut vaincu, laissa 10,000 hommes sur le champ de bataille et, atteint lui-même d'une blessure grave, il capitula avec toute son armée évaluée à 40,000 combattants.

La chute de Plevna a porté un coup terrible à la puissance ottomane, mais ne l'a point abattue sans retour. Une armée turque presque intacte occupe encore le quadrilatère de la Bulgarie, les Balkans avec leurs pics inaccessibles, leurs sommets couronnés de neige et leurs gorges profondes, défendent l'entrée de la Roumélie, et le camp retranché d'Andrinople, gardé par un corps nombreux de troupes fraîches, couvre la ville de Constantin. Toutefois, en réorganisant ses moyens de résistance, la Porte ne se dissimule pas la gravité de sa position. Une circulaire envoyée aux puissances par le cabinet ottoman, adresse un appel pressant à la médiation de l'Europe, mais cette démarche tardive ne présente aucune chance de succès ; la question d'Orient, tant de fois soumise aux délibérations infructueuses de la diplomatie, semble vouloir définitivement se dénouer sur les champs de bataille. Le gouvernement russe, d'ailleurs, est décidé à repousser sans examen toutes les propositions de paix qui n'émaneront pas directement de la Turquie, et il répugne à l'orgueil musulman de se courber devant son vainqueur. La guerre continuera donc selon toute probabilité, il est douteux même qu'elle reste localisée ; déjà la Serbie